

Géraldine LENAIN

MONSIEUR LOO,
LE ROMAN
D'UN MARCHAND D'ART
ASIATIQUE



*Éditions
Philippe Picquier*

© 2013, Editions Philippe Picquier
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr
Conception graphique : Picquier & Protière
En couverture : © Thierry Jacob
Mise en pages : Christiane Canezza - Marseille
ISBN : 978-2-8097-0910-0

*A Emmanuel, Benjamin, Paul, Gabriel et Eugène,
sans qui cette aventure n'aurait pas abouti.*

REMERCIEMENTS

Ma reconnaissance va en premier lieu à la plus jeune des filles de C.T. Loo, Janine, et au petit-fils du marchand, monsieur Joël Cardosi, qui ont dès le départ soutenu ce projet avec enthousiasme. En partageant avec moi leurs souvenirs, en m'ouvrant les archives de la galerie parisienne, en me permettant de plonger sans aucune restriction dans les fonds – y compris les documents les plus privés – et en me laissant poursuivre ma voie, ils m'ont donné le privilège, rare et précieux pour un biographe d'avoir la sensation de coller au plus près de la réalité du personnage.

Je voudrais également remercier les descendants de la famille chinoise de C.T. Loo, ses neveux et nièces qui vivent en Chine, ainsi que le petit-neveu de Zhang Jinjiang, monsieur Nelson Chang. Merci à madame Nathalie Pierre-Emmanuel, messieurs Michel Dubosc, Allan S. Chait, Joseph Zhang, William Shen et James Cahill.

J'ai également reçu l'aide constante de madame Song Lucia et de monsieur Thomas Lawton. Ils savent combien ce livre leur est dû.

Merci également à toutes les personnes qui m'ont aidée à naviguer dans les archives institutionnelles : mesdames Béatrice Perreaut-Dubois, du service des collections du musée Guimet, Séverine Vaillant, archiviste aux Musées nationaux à Paris, Holly Wright, des archives du Nelson-Atkins Museum of Art à Kansas City dans le Missouri, Amy Fitch, archiviste au Rockefeller Archive Center à Sleepy Hollow dans l'Etat de New York, Jenni M. Rodda, à l'Institute of Fine Arts de New York, Hiromi Kinoshita, au Museum of Fine Arts de Boston, Carol Michaelson, conservatrice au British Museum à Londres, messieurs Douglas Doe, aux archives de la Rhode Island School of Design (RISD) à Providence dans l'Etat de Rhode Island, Alessandro Pezzati, aux archives de l'University Museum de Philadelphie en Pennsylvanie (UMPP), David Hogge, aux archives des Freer and Sackler Galleries à Washington DC, et Tao Yuzhi, au musée d'Art de Shanghai.

PRÉFACE

Octobre 2006. Je reçois un coup de fil inattendu. Les archives de C.T. Loo, le plus grand marchand d'art asiatique de tous les temps, viennent d'être trouvées par hasard, cinquante ans après sa mort, dans la cave de sa galerie parisienne. C'est un secret. L'un de ses petits-fils m'invite à les consulter sur place dans la pagode rouge du 48, rue de Courcelles. La découverte est exceptionnelle : des milliers de pages de correspondance de l'antiquaire avec ses proches, ses associés et ses clients, des centaines de photographies personnelles. Le dépouillement dure des semaines. Je suis la première à lire l'ensemble.

Commence alors une formidable enquête de plus de six ans. Elevée en Chine, ayant travaillé dans les mêmes villes que C.T. Loo – Shanghai, Pékin, Paris et New York –, je rentre rapidement dans l'univers de ce Chinois pourtant si discret, parfois même manipulateur quand, à la fin de sa vie, il cherche à réécrire son histoire. Les témoignages directs sont rares, les rumeurs nombreuses. Aucun livre n'avait pu être écrit sur C.T. Loo : cette biographie est une première. Le seul témoin encore vivant – sa fille Janine, aujourd'hui âgée de quatre-vingt-treize ans – m'ouvre sans restriction ses

valises et me livre ses souvenirs, y compris les plus douloureux. Ces conversations me transportent dans l'intimité de ce père adoré qu'elle veut faire revivre. Les heures d'entretien complètent les informations recueillies dans les archives inédites de la « maison chinoise », ainsi que dans celles des institutions américaines et européennes que j'ai visitées. Les non-dits sur ses origines modestes, les secrets de famille inavoués sur ses amours interdites, les sous-entendus sur son mode de fonctionnement opaque se dévoilent. Le puzzle prend définitivement forme lorsque, installée à Shanghai, je suis la première à découvrir le berceau familial et à reconstituer les vingt premières années de la vie de cet orphelin.

Qui est Ching Tsai Loo ? Le « Kahnweiler de l'art asiatique », celui entre les mains duquel passent pendant plus d'un demi-siècle les pièces les plus extraordinaires. Sous son impulsion se forment les grandes collections particulières, celles des Gieseler, des Rockefeller Jr., des Freer, des Vanderbilt ou encore de Gustaf V de Suède, pour n'en citer que quelques-unes. Les grandes institutions, du musée Guimet au Metropolitan Museum, sont aussi guidées par ses choix. C.T. Loo apporte un nouveau goût, voire un goût tout court, là où l'Occident ne connaissait que les « chinoïseries », ces bibelots étranges et abâtardis mis à la mode par les frères Goncourt. Avec C.T. Loo, Européens et Américains découvrent le « véritable art chinois », celui fabriqué pour les Chinois : la grande statuaire, les fresques bouddhiques, les jades et les bronzes archaïques. Sa démarche originale se veut aussi pédagogique, il veut éclairer. Il met en place une grammaire nouvelle afin de faire comprendre au public un art chinois jusqu'alors méconnu. Sa galerie devient un

salon où débattent les plus grands conservateurs, collectionneurs et chercheurs de l'époque, les Chavannes, les Pelliot et les Salmony. Ses catalogues élaborés et richement illustrés sont de véritables outils de référence pour les amateurs d'art asiatique. Les chefs-d'œuvre offerts aux musées dont les conservateurs sont souvent des amis proches remplissent des salles entières : il veut transmettre.

Derrière la figure du grand marchand, respectée, s'en cache une autre, très controversée. Né pauvre dans un obscur village du bassin du Yangtsé, ce petit homme frêle, autodidacte, bâtit un empire sur trois continents. Sa philanthropie ? Elle cache une cupidité sans limites. Sa vie privée ? Le destin complexe d'un homme plein de contradictions qui aime une femme mais épouse sa fille, a quatre filles mais considère qu'il n'a pas d'enfants, entretient à vie les membres de sa famille chinoise alors qu'ils sont soi-disant tous morts. Dans sa vie professionnelle aussi, les oppositions sont nombreuses. C.T. Loo est fier de la Chine mais il pille ses trésors. Il aime passionnément les objets mais les détériore souvent lors d'aventureuses opérations d'enlèvement et de transport. Plein d'intuition et de finesse, ce caméléon traverse pratiquement sans encombre les périodes troubles de la révolution chinoise de 1911 et des deux guerres mondiales, en s'adaptant. La panique s'installe quand Mao Zedong arrive au pouvoir en 1949 : elle signe le coup d'arrêt de son activité. Ses associés chinois, traqués, n'ont pas le temps de sceller les dernières caisses. Ils disparaissent tragiquement les uns après les autres. Loo, lui, sauve sa peau.

Le parcours éminemment romanesque de cet homme hors du commun, ballotté par les grands événements de

l'histoire, dresse un tableau saisissant du monde de l'art pendant la première moitié du XX^e siècle, de ses grandes figures et de ses pratiques, entre Paris, Londres et New York. Il conduit à rentrer dans certaines grandes problématiques toujours actuelles du marché de l'art, tout particulièrement la notion d'authenticité et le rôle des marchands dans la préservation ou la disparition des chefs-d'œuvre. Honoré en Occident pour avoir enrichi les collections publiques, il est honni en Chine. Aux yeux des Occidentaux, il sauvegarde les pièces qu'il juge les meilleures ou les plus représentatives d'un style. C'est pour les Chinois un traître qui pille les trésors nationaux pour les vendre aux « diables étrangers ». La France lui confère la Légion d'honneur, la Chine le condamne à mort.

Au-delà, l'aventure de C.T. Loo offre un éclairage sans précédent sur la rencontre de la Chine avec l'Occident, qui constitue une donnée et un défi majeurs pour notre siècle. Arborant la natte mandchoue à son arrivée à Paris, il s'adapte avec brio au monde occidental sans jamais renier son pays natal. Il « marche sur ses deux jambes », comme disait le Grand Timonier, avançant la jambe occidentale tout en gardant appui sur l'autre, chinoise. Jusqu'à la fin, bien que la prise de pouvoir par les communistes le prive de toute possibilité de retour, cet homme qui porte le costume trois pièces reste viscéralement chinois. Ce joueur invétéré, habitué des hippodromes et des tables de mah-jong, fait ses affaires « en famille », à huis clos. Son réseau de relations fondé sur la confiance et organisé en cercles concentriques privilégie le « clan » qui comprend la famille, les amis, les habitants de la même province et l'ensemble des Chinois. L'homme qui ne laisse filtrer aucune émotion n'hésite pas à rétribuer ses partenaires

PRÉFACE

avec de somptueux cadeaux. Infatigable, C.T. Loo est un travailleur acharné qui ne s'accorde que peu de répit, tout juste pour avaler ses soupes de nouilles aux trois saveurs après les cocktails mondains.

Les noms chinois et les lieux utilisent le système *pinyin* de romanisation.

Le nom de famille chinois est toujours écrit en premier, suivi du prénom.

Les dates suivent le calendrier occidental grégorien.

Les traductions d'extraits de lettres ont été faites par l'auteur.

LA PÉRÉGRINATION
VERS L'OUEST

UNE ENFANCE CHINOISE

Lujiadou, des racines honteuses

Lujiadou est un obscur village perdu au milieu de la campagne chinoise. Au nord de la province du Zhejiang, à environ trois cents kilomètres à l'ouest de la ville de Shanghai, le hameau est à peine visible sur la carte. Si petit que C.T. Loo lui-même prétendra être né dans une ville fortifiée à quelques *li* de là, Huzhou.

Lujiadou est le « village de la maison des Lu » (prononcer « Lou »), le berceau familial du clan depuis le X^e siècle. Il abrite les *mi* du temple des ancêtres. Sur ces tablettes de bois datant de la dynastie des Song (960-1279) sont inscrits toutes les naissances et tous les décès de la famille. Né le 1^{er} février 1880¹, celui qui se fera appeler C.T. Loo appartient à la seizième génération. Il apparaît sur cet arbre généalogique sous son vrai nom,

1. Son véritable âge reste sujet à caution. L'absence de tablettes familiales interdit toute vérification. La Chine ne délivre pas d'extrait d'acte de naissance. Seul le *jiakou* fait foi. Mais dans le cas de C.T. Loo, cet arbre généalogique a disparu. D'où la confusion autour de sa véritable date de naissance. Loo dit être né le 1^{er} février 1880 mais déclare 1881 sur son passeport et pour le mémoire de proposition de la Légion d'honneur. En Chine, il est vrai, un enfant a déjà un an le jour de sa naissance.

Lu Huan Wen. Comme tous ses cousins, il porte en premier le nom Huan. Son père Lu Ching Sze était, lui, de la génération des Ching. Le prénom Wen – « demander » –, donné conformément aux traditions chinoises un mois après la naissance, est dénué d'ambition et de poésie. Il trahit le manque d'éducation et sans doute d'imagination d'un père peu enclin à rêver d'un avenir pour son fils, même premier-né, en dehors des sentiers battus. Ce nom dénote d'emblée des origines populaires.

Les quelque deux cents habitants peu éduqués – tous des Lu – vivent modestement de la production de la soie. A en croire C.T. Loo, cela n'a pas été toujours le cas. Il descendrait d'une famille de lettrés ayant « réussi » mais malheureusement ruinée depuis la révolte des Taiping (1851-1864). Selon les notes laissées à la fin de sa vie, les origines de sa famille seraient doubles : « *Premièrement, faisant partie de la classe intellectuelle, ils occupaient des postes élevés à la Cour. [...] Deuxièmement, les autres membres de ma famille tiraient leur salaire du commerce d'huile de soja utilisée pour l'éclairage des lampes ou la cuisine pour les plus pauvres. Avec le siège social à Niuchang (Manchourie), les huiles précieuses étaient transportées dans le Sud par bateaux.* » Le Chinois prétend ainsi rattacher sa généalogie à celles des familles les plus prestigieuses de la région, celles qui ont produit des *jin shi*, ces lauréats des concours impériaux devenus mandarins de première classe. L'absence de tout signe extérieur de cette réussite viendrait, selon lui, du fait que le village aurait été rasé pendant ce terrible soulèvement paysan. Le temple familial, abritant les tablettes ancestrales ainsi que les stèles gravées du nom de ces lettrés, serait parti en fumée à cette époque. C'est tout naturellement que le Chinois explique : « *Ma famille a perdu son affaire, son statut et ses terres,*

s'est enfuie à Shanghai et quand elle est revenue sur sa terre natale, [elle] a trouvé son terrain légalement possédé par des paysans qui avaient cultivé la terre pendant trois ans. Finalement, ma famille a regagné seulement une petite partie de ses terres, où elle avait les tombes ancestrales, qui prouvaient sa possession. »

La question de ses origines restera jusqu'au bout épineuse pour C.T. Loo. Il la balaira systématiquement en répétant : « *Ils sont tous morts.* » Là où d'autres se vantent de leurs origines modestes pour mieux faire valoir leur succès, lui en aura toujours honte. Il les vivra comme une tare et s'appliquera minutieusement à les cacher. Le milieu simple dont il est issu ne peut en aucun cas, à ses yeux, inspirer le respect.

Cette enfance simple est bercée par les traditions confucéennes. Les Lu vivent au rythme des pratiques ancestrales transmises oralement par les villageois depuis plusieurs générations. Dès son plus jeune âge, Huan Wen prend l'habitude chaque 4 avril, jour de la fête des morts, de se joindre aux autres membres masculins du clan pour célébrer le culte des ancêtres. C'est sa religion. En ce jour où les vivants fêtent les morts, les femmes et les jeunes filles ne sont pas invitées. Pères et fils se rassemblent sur le point le plus élevé du village, au bord de l'eau, pour vénérer les défunts. Le garçon se joint au cortège et marche en silence le long du petit chemin de terre qui longe les maisons. Il participe au nettoyage du lieu et désherbe avec les siens. Il imite les aînés faisant *ketou*. Il se prosterne les mains jointes devant les tablettes – aujourd'hui disparues – de chaque aïeul. Choisi par les géomanciens pour l'harmonie des éléments naturels, l'endroit répond aux règles du *feng shui*. Ce lieu de dévotion est au cœur de la vie quotidienne. C.T. Loo restera imprégné très longtemps du

statut privilégié des hommes à Lujiadou. Chez les Chinois, la naissance d'un fils est une bénédiction. Ce sont pour les heureux parents deux bras supplémentaires pour le travail dans les champs. Le père et la mère sont assurés de ne pas vieillir seuls et d'être pris en charge par leur progéniture. La belle-fille qu'il ne faudra pas tarder à choisir deviendra leur *ayi*. Elle les servira et les aidera dans les tâches ménagères.

Les Lu ont un « esprit de clan ». Plusieurs générations vivent sous un même toit. Peu importe le degré de parenté entre ses membres, tous font partie du même groupe, la piété filiale dirige les gestes quotidiens. Chacun veille à ce que l'autel des ancêtres à l'entrée du logis familial soit en permanence garni d'offrandes. Il ne s'agirait pas de manquer de respect aux arrière-grands-parents défunts dont les portraits surplombent la console d'entrée. Les membres du clan partagent tout : le travail, le logis, les repas et les loisirs. Les hommes passent de nombreuses heures à jouer au mah-jong ou aux cartes. Certains y perdent leur journée, voire leur argent. Le père de C.T. Loo y perdra la vie. Les enfants, eux, préfèrent partir en bande se promener sur la rivière Sanjiaoyang qui traverse le village. Les escapades en barque sur le fameux lac Taihu, célébré par les poètes pour la beauté de ses paysages, les uniront à jamais. Les parties de cache-cache dans les pagodes environnantes marqueront C.T. Loo.

Le cliquetis régulier des métiers à tisser la soie rythme les jours. Le matériau est pour les siens un moyen de gagner leur vie. Aux yeux du garçon, il représente une manière de se cultiver. Son sens inné de l'observation l'amène très rapidement à comprendre le processus de fabrication de cette fibre textile inventée par ses compatriotes quelque quatre mille ans auparavant.

Le drame familial

Huan Wen sait ce que partir signifie. Chaque jour, il contemple depuis la fenêtre de sa maison le chargement de la soie qui va être vendue dans les villes voisines. Les barques des commerçants amarrées à quelques mètres de chez lui quittent quotidiennement le quai étroit de Lujiadou. Le jeune Chinois s'amuse à les suivre des yeux jusqu'à ce qu'elles disparaissent à l'horizon. L'invitation au voyage est là.

Rien ne l'avait cependant préparé à l'adieu quasi simultané de ses parents. Depuis sa naissance, il voit son père Lu Ching Sze tirer sur ses pipes à opium, avachit sur le *kang* de la maison. Sans doute cherche-t-il à oublier la dureté de la vie à Lujiadou. Si l'on en croit les descendants chinois qui vivent encore dans la région, sa consommation quotidienne d'environ vingt pipes le maintient couché toute la journée, le « fusil à fumer » aux lèvres. Il ne se lève que pour rejoindre ses partenaires autour de la table de mah-jong. Ce fou du jeu parie systématiquement et perd souvent. La mère, Lu Tsewoo, quant à elle, travaille dur dans les champs pour subvenir aux besoins de la famille. Les faibles revenus du ménage disparaissent dans l'achat de la drogue ou les paris ratés. Acculée par les dettes, la mère se suicide. Le père meurt peu de temps après, laissant le très jeune Huan Wen orphelin. Il a moins de dix ans. Trop jeune pour se laisser pousser la barbe pendant cent jours en signe de respect envers les siens.

Il est en revanche assez grand pour souffrir en silence de ce double abandon. Ravagé par le chagrin, l'enfant qui n'extériorise pas ses émotions le garde pour lui : faire partie du clan n'empêche pas de posséder son

jardin secret. Il ne dit pas tout à son entourage. L'enfant est désespéré mais ne crie pas, ne tape pas du pied, ne menace pas de fuguer. Il y a chez le jeune garçon, si impassible en apparence, beaucoup d'agitation contenue qui tient à cet excès de non-dits. Son cœur est lourd de tristesse, il ne laisse cependant rien transparaître. Huan Wen apprend la maîtrise de soi, une valeur primordiale dans la culture chinoise. Il cultive la réserve.

La cérémonie funéraire à Lujiadou est conforme à la tradition populaire chinoise. Pendant la veillée de ses parents défunts, le garçon est assisté de femmes vêtues de blanc, regroupées à la tombée de la nuit autour du cercueil dans le hall de la maison. Elles sont venues fabriquer de la monnaie de papier. L'enfant les regarde élaborer cet argent factice – des sapèques et des lingots – qui permettra d'acheter le droit de passage du défunt dans l'au-delà. Il faut convaincre les esprits de ne pas nuire à l'âme du disparu. Il connaît la routine et aime s'asseoir avec elles à la table, des ciseaux en main. Il s'applique à découper le papier et à plier les lingots un par un. Les caractères « or » ou « argent » sont inscrits sur chacun. Il s'amuse à lier avec du fil blanc les pièces de monnaie circulaires percées d'un trou carré. Ces sapèques marqueront tant C.T. Loo qu'il les utilisera plus tard pour décorer le portail d'entrée de sa galerie parisienne. Pour un moment, le garçon ressemble aux autres enfants du village, impatients de jeter frénétiquement les créations dans le feu. Seul l'embrasement du papier les fascine.

Huan Wen est un enfant écorché dont la plaie ne se refermera jamais. Avec la mort de ses parents, il rentre malgré lui de plain-pied dans l'âge adulte, sans y avoir été préparé. Il ne semble ressentir aucune nostalgie de son enfance, et pour cause. Il cherche à la rayer de sa mémoire et à abolir le passé. Tout cela en silence et dans

la douleur. Huan Wen n'est pas un enfant qu'on détruit. Il sèche ses larmes et décide de s'en sortir, malgré tout. Pas question d'accepter la fatalité, il veut prendre sa revanche. Endurci par l'épreuve qu'il vient de traverser, il prend son destin en main.

Le premier départ, Nanxun

Huan Wen est élevé par son « oncle » Lu Mei Chen, qu'il côtoie depuis sa naissance dans la maison familiale. Ce *shushu* est un cousin éloigné de son père à la cinquième génération. Marié à une jeune paysanne répondant au nom de Lu Zu Si, il n'a encore aucun enfant. Le couple prend tout naturellement sous sa protection le jeune orphelin. La mère adoptive – une petite femme au corps sec arborant un chignon peu fourni – l'élève humblement. Le Chinois a plus que jamais le sentiment d'appartenir à un clan. Il grandit aux côtés d'une fille un peu plus jeune que lui, adoptée peu après par ce même oncle. Selon les descendants chinois, ce dernier avait voulu « *soulager un ami avec trop d'enfants* » et s'était engagé à prendre sous son toit celle qu'on allait appeler Lu Mei Zhen. En réalité, c'est un mariage arrangé. Elle adopte le nom de la famille, Lu. On lui adjoint le prénom Mei qui veut dire « petite sœur ». Les deux enfants qui ne partagent aucun lien de sang sont promis l'un à l'autre. Personne ne conteste cette décision, c'est la tradition. Les astres consultés viennent valider ce choix. Le tandem fait sourire : la jeune fille lourde aux épaules carrées dépasse d'une tête le jeune garçon frêle aux traits fins. Ils portent tous les deux la robe en soie, le *qipao* pour elle et le *magua* pour lui. Ils sont coiffés d'une longue natte qui pend dans le dos.

Cette vie tranquille à Lujiadou n'offre malheureusement que bien peu de perspectives à un jeune homme plein d'ambition. A l'adolescence, Huan Wen quitte le village pour chercher du travail. A quelque trente kilomètres de là, relié à Lujiadou par la rivière, le bourg de Nanxun a la chance d'abriter la demeure familiale du très prestigieux clan des Zhang. C'est dans cette maison qu'entre l'adolescent, une aubaine. Il abandonne son village de deux cents âmes pour une ville qui en compte quatre à cinq mille, non loin des grands centres de production de la soie que sont Suzhou, Hangzhou ou Huzhou.

Lorsque Huan Wen s'installe dans la charmante ville d'eau de Nanxun, il ne mesure sans doute ni l'importance ni l'étendue de l'influence de son employeur. Il a la chance de travailler pour l'une des cinq familles les plus prospères de la ville, si ce n'est de la Chine. Les Zhang tirent leur puissance du monopole de la gabelle depuis le XVIII^e siècle. Originaires du comté de Xiuning dans la province pauvre de l'Anhui, les ancêtres des Zhang fuient à la fin du XVII^e siècle les révoltes provoquées par une série de mauvaises récoltes. En arrivant au Zhejiang, ils s'installent dans une ville aux multiples canaux au nord de la province, qui présente selon les géomanciens de grands avantages. Après de modestes débuts dans la production et le traitement du coton, la famille Zhang se diversifie en ouvrant une pâtisserie. La fortune de la famille atteint son apogée au milieu du XIX^e siècle, grâce au talent d'homme d'affaires de Zhang Songxian (1817-1892), qui développe considérablement le commerce de la soie et du sel. L'ouverture du port de Shanghai au commerce international en 1843 favorise ses affaires. En 1892, la famille Zhang possède plus de 10 millions de taels d'argent – l'équivalent actuel d'environ 3,5 millions de dollars –, une fortune

colossale à une époque où le salaire moyen d'un ouvrier atteint péniblement les 40 taels par an.

La famille Zhang règne sur un empire immobilier composé de nombreux terrains et *shikumen*¹ à Shanghai et dans la province du Jiangsu. Les propriétés familiales à Shanghai se situent dans les quartiers prisés, le long des rues commerçantes de Fuzhou, de Xizang – le Tibet –, de Yunnan, et dans les allées plus résidentielles de Jinyuli, Yulanfang et Fusheng. Plusieurs bâtiments célèbres des années 1920 et 1930 sont édifiés sur les terres de la famille Zhang, notamment le restaurant Xinghualou, le grand cinéma de Shanghai, la salle de bal et le Grand Monde, la plus grande salle de jeux et de divertissements de toute l'Asie pendant la première moitié du XX^e siècle.

Toutes choses égales par ailleurs, le destin particulier de cette famille est comparable à celui des Soong. Les deux clans produiront d'importantes personnalités de la vie politique au XX^e siècle. Pour la dynastie créée par le missionnaire méthodiste Charles Soong, ce sera ses trois filles et son fils : Ai-Ling, l'aînée, « qui aime l'argent », épousera l'un des hommes les plus riches de Chine, le banquier Kong Xiangxi. Ching-Ling, la deuxième, « amoureuse de son pays », épousera Sun Yat-sen, le premier président de la Chine. La plus jeune, May-Ling, « avide de pouvoir », épousera le chef nationaliste Chiang Kai-shek. T.V. Soong, quant à lui, deviendra le ministre des Finances de ce dernier. Pour les Zhang, l'homme fort sera Zhang Jinjiang, le futur bras droit du « père de la Chine moderne » puis du généralissime.

1. Style architectural présent à Shanghai depuis 1860, combinant des éléments à la fois chinois et occidentaux. Ces constructions en briques rouges généralement sur deux ou trois étages apparaissent les unes à côté des autres pour former des allées, les *lilong*.

Huan Wen travaille, lui, pour cette « branche est » de la famille Zhang, la branche la plus puissante. Quand il est engagé au service du clan, le patriarche, Zhang Baoshan (1856-1926), a déjà sept fils, certains mariés et pères de famille. Tous vivent comme il se doit sous le même toit dans la partie est de la ville, dans une immense maison traditionnelle héritée du grand-père paternel, Zhang Songxian. Une armée de serviteurs grouille dans ce labyrinthe de pavillons aux toits vernissés hérissés d'animaux célestes, baptisé le pavillon Zundetang – la « maison de la vertu estimée ». Pas moins d'une soixantaine d'employés travaillent au service des quelque vingt membres de la famille Zhang. Aux nombreuses *ayi* s'ajoutent comptables, portiers, jardiniers, gardiens et, bien entendu, cuisiniers. Huan Wen rejoint ces derniers. Il commence dans la cuisine commune du clan puis se voit affecté au service d'un des fils de la maison, Zhang Jinjiang.

Le « parrain »

Cette jeunesse modeste et assez étriquée de C.T. Loo, quelle différence avec celle de Zhang Jinjiang !

Deuxième d'une famille de neuf garçons – les cinq premiers de la même mère, les deux suivants d'un second mariage, les deux derniers d'une concubine –, Zhang Jinjiang appartient à la sixième génération des Zhang de Nanxun. Atteint depuis la naissance d'une dégénérescence musculaire, il se met à boiter très jeune. Cette arthrite juvénile lui fait perdre l'usage de la jambe et de l'œil droits dès l'âge de huit ans. Rien à voir donc avec l'explication qui circule dans son village natal, à savoir une chute de cheval ou un accident survenu en portant secours aux victimes d'un incendie. Pas d'acte

héroïque, seulement une maladie congénitale. Jinjiang (« rivière tranquille »), le prénom que ses parents lui donnent à sa naissance, fait référence à ce handicap. L'astrologue consulté peu après sa naissance a en effet affirmé que le nouveau-né manquant d'eau serait condamné à mener une vie statique. Le deuxième prénom qui lui a été donné, Zhengcheng (« augmenter l'eau »), répond à la même préoccupation. L'eau restera un élément central dans la vie de l'infirme. C'est en effet sur un paquebot en pleine mer entre la France et le Japon qu'il fera la connaissance de celui qui deviendra plus tard son mentor et par ailleurs ami, Sun Yatsen. Sans doute pour conjurer le sort, Zhang Jinjiang s'est lui-même baptisé à l'adolescence Zhang Renjie (« personnalité extraordinaire »). Ce « nom de courtoisie », ce *zi*, marque dans la tradition chinoise l'entrée dans l'âge adulte. Désormais, c'est sous ce nom qu'il est connu, à l'exception de ses amis proches qui lui préfèrent le pseudonyme Wochan. Très croyant, son nom bouddhiste est Zhijie.

Zhang Jinjiang reçoit une éducation purement classique dispensée à domicile par des tuteurs. La tradition confucéenne constitue la trame de cet enseignement. Les arts y occupent une place importante. bercé toute son enfance par l'opéra de Pékin et la musique classique occidentale, il adore la calligraphie, le dessin et la peinture. Les paysages qu'il s'emploie à dessiner sont inspirés par le célèbre peintre de l'époque Ming, Bada Shanren (*ca.* 1626-1705). Son père l'expose très jeune à la culture occidentale. Il alterne parties de mah-jong, de billard et d'échecs. Comme ses frères, il est élevé dans le respect des valeurs à la fois traditionnelles chinoises et occidentales. Il lit les classiques chinois mais également les romans russes, anglais et français. Pour le personnel de la maison, les activités des enfants du clan Zhang

ouvrent sur un monde inconnu. En allant cueillir dans le jardin les herbes aromatiques qui assaisonnent les plats familiaux, Huan Wen aime s'attarder autour du court de tennis où clopine l'infirmier. Le jeune serviteur est fasciné par ces jeux venus d'ailleurs. Le tennis, un sport qu'il pratiquera d'ailleurs plus tard. La découverte de ce milieu de lettrés donnera à C.T. Loo l'idée de s'inventer une ascendance mandarinale.

L'ouverture au monde constitue un élément cardinal de l'éducation que le patriarche du clan Zhang entend dispenser à ses fils. Quatre d'entre eux partiront étudier ou travailler à l'étranger, en France et en Angleterre. Tous vivront à Shanghai à un moment ou un autre de leur vie. Le clan y dispose d'une magnifique demeure rue Changde, en plein cœur de la concession française.

Conformément aux vœux paternels, Zhang Jinjiang entre dans la fonction publique à l'âge de vingt-trois ans. Dans la hiérarchie confucéenne, les marchands et les hommes d'affaires se situent tout en bas de l'échelle sociale, les lettrés et les hauts fonctionnaires tout en haut. L'empereur occupe le rang le plus élevé, viennent ensuite les ministres, puis les intellectuels – les médecins, les professeurs et les docteurs –, le peuple – les paysans, les ouvriers et les soldats – et enfin les commerçants avides d'argent « sale ». Les postes dans la bureaucratie, en théorie attribués sur des principes méritocratiques, peuvent en fait être achetés par les familles riches. Le père de Zhang Jinjiang lui offre pour l'énorme somme de 100 000 taels d'argent – 15 millions de RMB – le titre officiel de « *daotai* en devenir » qui lui permettra un jour d'avoir un poste clé dans l'administration de leur province.

Le modèle traditionnel, Zhang Jinjiang le rejette. Partageant certains idéaux révolutionnaires, il se

montre ouvertement très virulent à l'encontre du pouvoir mandchou. C'est pour lui un système féodal dépassé à renverser. Rien dans son enfance ni dans son éducation ne pouvait laisser prévoir cet engagement. Et surtout pas son mariage avec la fille d'un grand lettré, pur produit du système mandchou. Yao Hui a les pieds bandés, son père Yao Zhoubu est un lettré qui sert comme ministre de l'Éducation pour la province du Zhejiang. Le discours de Zhang Jinjiang à l'égard du gouvernement en place se durcit, son comportement de plus en plus rebelle dérange. Craignant la réaction des autorités, son père se résout à le mettre à l'abri à l'étranger. L'aura et la fortune de la famille aidant, le poste de troisième conseiller à l'ambassade de Chine à Paris lui est proposé en 1902. Il a vingt-cinq ans.

Huan Wen, c'est une chance, est choisi pour accompagner Zhang Jinjiang en France. Ambitieux et zélé, toujours à l'affût des opportunités qui peuvent se présenter, le cuisinier s'empresse de boucler son sac. Il ne se doute pas combien cette décision va lui être profitable. Comme l'écrit le critique Percy Chen en 1979 dans son livre *China Called Me* : « *C'était une affaire de principe, avant la libération de la Chine par le Parti communiste chinois, chaque Chinois devait "chercher une occasion". Quand cette occasion se présentait, il était important de la reconnaître et de la saisir, étant donné qu'elle ne se présenterait sans doute pas une seconde fois.* » Jeune et en bonne santé, Huan Wen embarque aux côtés de son maître, de trois ans son aîné. Il quitte son village, ses parents adoptifs et une promesse. Les seuls témoignages sur cet épisode nous sont parvenus par les descendants de la famille Zhang. Honteux de son statut de domestique, C.T. Loo n'a jamais avoué qu'il avait commencé si bas. Dans le travail autobiographique

ébauché à la fin de sa vie, il préfère expliquer son arrivée en France par le souci d'étudier afin de chercher des débouchés commerciaux entre la France et la Chine. Il s'identifiera sans complexes aux étudiants qui voyagent sur le même bateau : « *Comme tout jeune homme français âgé de seize à dix-huit ans, j'étudiais également sérieusement en espérant décrocher le baccalauréat (que les Français appellent ici bachot), le diplôme académique indispensable qu'il est nécessaire à tout étudiant d'avoir afin de poursuivre plus tard des études spécialisées.* » Il affirmera avoir rencontré Zhang Jinjiang par hasard dans l'enceinte de l'ambassade : « *Un dimanche de 1902, je suis allé tôt à la légation chinoise, situé alors au 4, avenue Hoche, à Paris. Alors que je lisais quelques journaux chinois, est entré un jeune homme chinois très raffiné portant une très belle robe en soie bleue. Comme c'est l'habitude en Chine, il m'a interrogé sur mon nom, mon lieu de naissance et ma famille. Il se trouve que ce jeune et élégant homme était monsieur Zhang Jinjiang, le fils d'une famille qui, depuis le XVIII^e siècle, possédait le monopole de la gabelle du sel dans la province du Zhejiang. Il était un fervent révolutionnaire contre la dynastie mandchoue et un ami proche de Sun Yat-sen.* » Aucune mention n'est faite de l'infirmité plutôt flagrante de Zhang Jinjiang. Encore une fois, le Chinois déforme le passé, son passé.

LE DANDY PARISIEN

Le grand saut, Paris

Comme à son habitude, Huan Wen ne manque jamais les occasions et recherche l'aventure. Ou plutôt le profit. Les deux sans doute, le profit à travers l'aventure.

Eclairé par son employeur sur le monde étranger, Huan Wen dépasse aisément les propos négatifs véhiculés à l'époque en Chine sur l'Occident. Quand il quitte la Chine en 1902 – il a vingt-deux ans –, les « diables étrangers » sont maltraités, les missionnaires et les Chinois convertis au christianisme massacrés. Les grandes puissances commerciales étrangères, l'Angleterre, la France, l'Allemagne, la Russie et les Etats-Unis, souffrent d'une xénophobie attisée par les Boxers, cette secte secrète manipulée par l'impératrice douairière de la dynastie Qing, Cixi (1835-1908). Dans les albums d'imagerie populaire, les porcs représentent les chrétiens. La chèvre, l'Occidental ou l'étranger. Les ressortissants étrangers font l'objet d'attaques sanglantes, notamment à Pékin dans le quartier des légations. Les autodafés que les assaillants contemplant en se bouchant le nez sont courants, les livres étrangers empoisonneraient. La religion dépravée qu'ils enseignent

prêche, selon la secte, le mépris des traditions, des ancêtres et des sages. Pour Huan Wen cependant, l'étranger est cet ailleurs qui a produit ces beaux livres et a apporté ces jeux fascinants. Il a hâte de découvrir cet Occident qui rythme les jours de ses maîtres lettrés. Il quitte la Chine avec un *a priori* favorable.

Au terme d'un périple épuisant de plus d'un mois, Huan Wen pose finalement le pied en France à la fin de l'année 1902. Parti du lac Taihu sur un radeau, il atteint deux jours plus tard la rivière Suzhou au nord de Shanghai, à quelques encablures du port de la ville. Le 14 octobre 1902, il embarque dans les bagages de Zhang Jinjiang sur le paquebot Annam de la Compagnie française de l'Est asiatique. Quatre semaines de traversée. Hong Kong, Singapour, Ceylan, le canal de Suez et enfin Marseille. De là, il prend le train pour atteindre Paris le 17 décembre. Sans perdre de temps, il profite du statut de son employeur pour nouer avec plusieurs membres de la délégation chinoise des contacts qui se révéleront précieux. A bord se trouvent les nouveaux agents de l'ambassade de l'Empire chinois qui partent prendre leur poste à Paris. Au total, il y a là une vingtaine de diplomates, avec à leur tête le nouvel ambassadeur de Chine en France, Sun Baoqi (1867-1931), lui aussi originaire de la province du Zhejiang, de Hangzhou. Quatre ans au poste d'ambassadeur à Paris, puis directeur général de l'administration des douanes en 1917 – un poste clé pour ceux qui souhaitent sortir des antiquités de Chine. Embarqués à Tianjin, ces fonctionnaires pékinois sont rejoints par Zhang Jinjiang et son cuisinier à Shanghai. L'éclaté retrouve son ami Li Yuying (1881-1973), nommé, lui, attaché commercial près de l'ambassade. Connu en Occident sous son nom de courtoisie Li Shizeng, il prendra la tête du conseil d'administration du musée du Palais à Pékin, installé

dans la Cité interdite – le Gugong – de 1925 à 1932. Une relation également très intéressante pour qui fait du commerce d'objets chinois. Amis depuis un an, Li et Zhang se sont rencontrés dans la capitale chinoise lors d'un dîner chez un ami commun, un lettré du nom de Huang Siyong. Ce dernier était très proche du défunt père de Li Shizeng – Li Hongzao –, le tuteur personnel de l'empereur. Sans Li, Zhang ne serait pas là. C'est lui qui l'a présenté à son ami l'ambassadeur Sun Baoqi. Pour un œil occidental, ce « groupe de Paris » fait sourire : parés de leurs longues robes chinoises en soie, ils illustrent chacun à sa façon l'intelligentsia de la Chine de l'époque. Certains portent une longue barbe blanche de sages lettrés, d'autres de petites lunettes rondes d'intellectuels. Tous bombent le torse et arpentent fièrement le pont du navire, même le frêle infirme au corps déformé qui boite.

Pour le jeune paysan qui n'a jamais quitté la Chine, la capitale française est « exotique ». La vie dans le Paris de la Belle Epoque est une véritable aventure. Son apparence physique et vestimentaire est unique. Sa longue natte et sa robe en soie ne passent pas inaperçues. Pendant les premiers mois, Huan Wen continue d'arborer la tenue traditionnelle imposée par les Mandchous de la dynastie des Qing (1644-1911). Quelle surprise pour les Parisiens qui croisent ce jeune Chinois élégant, si dépaysant ! Dans les notes autobiographiques écrites à la fin de sa vie, Huan Wen raconte : *« Un jour, je suis allé à l'établissement des bains (une maison dans Paris où les gens allaient pour prendre un bain car à cette époque très peu de maisons avaient une baignoire et celle dans laquelle je vivais n'en avait aucune). Ces établissements de bains étaient divisés en deux étages : les hommes en bas et les femmes en haut.*

Lorsque je suis arrivé à l'établissement, j'étais élégamment habillé avec mon costume chinois, et la personne à l'accueil (qui était une femme), étonnée de me voir ici, m'a dirigé vers le premier étage. Quand je suis arrivé en haut, je me suis retrouvé entouré de femmes, mais je ne me suis pas plaint. La réceptionniste en bas, voyant ma robe en soie et ma natte, m'avait pris pour une femme. »

Bien que la France accueille les Expositions universelles de 1887 et 1900, Paris compte peu de Chinois en 1902, encore moins de Chinois à natte. Le premier voyage en France d'un ressortissant de l'empire du Milieu remonte à 1684, avec Shen Fo-Tsung. Ce mandarin originaire de Nankin converti au catholicisme est venu avec le père jésuite Philippe Couplet, procureur des missions jésuites chinoises à Rome. Connu en Occident sous le nom de Michael Alphonsius Shen Fu-Tsung, il a fait sensation en France quand, le 5 septembre 1684, il a montré au roi Louis XIV comment utiliser des baguettes et écrire les caractères chinois. La communauté chinoise en France ne prend véritablement son essor qu'avec la Première Guerre mondiale. En 1911, on recense deux cent quatre-vingt-trois Chinois en France, principalement des étudiants et des intellectuels installés pour la plupart à Paris. En 1917, ils sont cent cinquante mille, surtout des paysans pauvres qui viennent participer à l'effort de guerre. Recrutés par le Chinese Labour Corps – le corps des travailleurs volontaires créé par l'armée britannique –, ces *coolies* prennent part indirectement aux opérations militaires. Comme l'explique Yassine Chaib, directeur régional de l'Acse (Agence nationale pour la cohésion sociale et l'égalité des chances) en Picardie, dans « Le cimetière chinois

de Nolette en Picardie¹ », ils « ont été affectés, à l'arrière du front, à des tâches de terrassement, d'aménagement et de construction de routes et voies ferrées, au déchargement des munitions ; quelques-uns ont travaillé dans les fermes avoisinantes. A partir de 1917, un certain nombre d'entre eux ont été envoyés en première ligne, avec mission de récupérer les blessés entre deux attaques. A la fin de la guerre, on les a employés au déminage des champs de bataille ou au désobusage ». Ces Chinois sont originaires du Nord de la Chine. Le grand écrivain et sinologue Victor Segalen, qui s'est rendu pour la dernière fois en Chine en 1917 en tant que médecin chargé de superviser le recrutement des travailleurs, écrit en mars à son ami Jean Fernet : « J'appartiens donc à cette mission militaire de recrutement des travailleurs chinois. Les choses vont bien, et on lève à raison de deux cents hommes par jour... Ce sont des gens du Chan-tong et du Ngan-houei, infiniment plus sages et robustes que ces exportés dockers de Canton ou du Fou-kien. » Les employeurs les identifient par un numéro et non par leur nom. Vingt mille meurent sur le territoire français. Après l'armistice, la plupart retournent en Chine, trois à six mille choisissent de rester en France.

Le choc culturel ressenti par Huan Wen en arrivant à Paris est immense. Il abandonne les paysages de campagne paisible avec rizières et pagodes pour découvrir les immeubles haussmanniens et les larges avenues pavées. Il est soudainement plongé au cœur de la deuxième révolution industrielle, évoluant parmi les élites économiques et intellectuelles de l'époque, qui portent les recherches technologiques, artistiques et

1. Revue *Hommes et migrations*, article issu du n° 1276, novembre-décembre 2008, *Soldats de France*.

scientifiques à un niveau jamais atteint auparavant. Paris est la ville de tous les possibles. Huan Wen comprend vite le parti qu'il peut en tirer, avec l'aide de son mentor, Zhang Jinjiang.

En partant à Paris, Zhang Jinjiang laisse derrière lui en Chine sa jeune épouse enceinte, Yao Hui (1879-1918), et leur première fille Ruiying (vers 1901-1950), tout juste âgée d'un an. Sa femme attend leur deuxième fille, Zhiying (1903-1975). Le jeune fonctionnaire s'installe avec son serviteur en plein cœur de Paris, place de la Madeleine, dans le 8^e arrondissement. Tous les matins, il se rend en voiture à cheval à l'ambassade de Chine. Son infirmité lui aurait interdit d'y aller autrement. L'homme au corps atrophié se hisse quotidiennement avec difficulté dans le cabriolet. Incapable de bouger le cou, cet individu au visage émacié caché par de larges lunettes aux verres souvent teintés doit tourner tout son corps pour voir ce qui n'est pas directement devant lui. Ce handicap ne fait qu'empirer avec le temps et finit par l'immobiliser totalement à la fin de sa vie. Cet homme de petit gabarit et de complexion fragile fait cependant forte impression sur ceux qui le croisent. Ce « Quasimodo » est sûr de lui, très sociable et plein d'humour quand il se baptisera lui-même à la fin de sa vie la « cigale couchée », faisant référence à sa position allongée dans les chaises à porteurs car il est incapable de marcher. Ses interlocuteurs oublient rapidement son aspect monstrueux et reconnaissent en lui l'homme d'influence.

C'est que le handicapé déborde d'énergie. Ayant hérité de l'esprit d'entreprise paternel, il ouvre successivement, à partir de 1902, un magasin de produits chinois place de la Madeleine – Tong-yun –, un salon de thé boulevard des Italiens – Kai yuan –, et une

banque sur le même boulevard – Ton-yih. En 1907, il inaugure une usine de tofu située à Epernon, dans la banlieue ouest de Paris. Zhang Jinjiang s'intéresse trop à son époque pour ne pas songer à y participer. Il ne se veut pas seulement témoin des événements, il se veut acteur. La participation, c'est son plan de vie. Il s'engage. Ce sera au départ la mouvance anarchiste, avec la création en 1906 avec ses amis Li Shizeng et Wu Zhihui d'une organisation baptisée Société du Nouveau Monde (Xin Shi Jie She). Puis la publication d'un magazine illustré, *Le Monde (Shih-Chieh)* et l'année suivante *Le Nouveau Siècle (Xin Shi Ji)*, un hebdomadaire en langue chinoise comptant cent vingt et un numéros du 22 mars 1907 au 21 mai 1910. Publiés dans des locaux situés au 83, rue de la Santé, dans le 13^e, à quelques pas de la prison, les magazines sont vendus au 4, rue Broca, dans le 5^e arrondissement. En 1912, c'est la mise en place par le mouvement Travail-Etudes, de la Society for Frugal Study in France. Entre 1919 et 1921, ce sont au total mille cinq cents étudiants chinois qui arrivent en France dans le cadre de l'Association for Diligent Work and Frugal Study, qui leur permet de travailler dans des usines pour payer leurs études universitaires et se loger. En donnant un travail manuel aux étudiants, les anarchistes pensent éradiquer le modèle des élites et ainsi montrer que le travail pratique et les tâches ouvrières font partie de l'éducation. L'usine Caséo-Sojaïne inaugure la gratuité des repas quotidiens pour les étudiants. Les fondateurs de ce concept veulent attirer en France des ouvriers chinois afin qu'ils puissent travailler tout en étudiant. Ils fabriquent en même temps toutes sortes de produits dérivés du soja, considéré comme un aliment bon marché qui serait à même de venir à bout des famines en Chine. Les engagements successifs de Zhang Jinjiang dans des causes diverses

révèlent une fougue insoupçonnée chez cette personne si menue et d'apparence si fragile. Aucun engagement exclusif, mais une ouverture constante sur le monde, une volonté politique, une attention aux gens et une mobilité – intellectuelle surtout – continues. Un modèle que C.T. Loo reprendra plus tard.

Ayant recours à la tradition chinoise quand cela l'arrange, Zhang Jinjiang fait jouer la solidarité ethnique pour avancer. Pour la levée de fonds de son magasin d'import de marchandises chinoises, il se tourne vers son père qui lui confie en 1903 l'importante somme de 300 000 dollars chinois (22 867 euros). Avec l'aide de son ami Li Shizeng, il ouvre Tong-yun au 17, place de la Madeleine. A la chinoise, le nom est choisi pour son sens auspiceux. Il signifie un « transport qui coule », à souhaiter en effet pour une affaire d'import. Les idéogrammes font dans le même temps référence à un proverbe chinois, *shi lai yun zhuan*, traduit littéralement par « *le temps change en apportant la chance* ». Rien ne sert d'être pessimiste, la pauvreté des premiers jours peut devenir richesse. Pour satisfaire les oreilles occidentales, Tong-yun devient rapidement Ton-ying. Li Shizeng quitte l'affaire et l'ambassade pour se consacrer à d'autres projets – moins nobles aux yeux de ses ascendants mandarins. Il entre à l'école pratique d'agriculture de Montargis puis consacre trois ans à l'université de la Sorbonne et à l'institut Pasteur où il étudie la chimie et la biologie. En 1924, il rentre en Chine pour s'occuper de l'inventaire et de la préservation des trésors du Palais impérial à Pékin. En 1925, il dirige le conseil d'administration du musée de la Cité interdite.

La métamorphose, place de la Madeleine

Zhang Jinjiang invite son domestique à rejoindre Ton-ying, le patron a besoin de bras. L'entente entre les deux hommes originaires de la même province est très bonne – et le restera toujours. Huan Wen ne parle pas le français, juste le *wu*, son dialecte local. Il ne connaît rien au commerce d'objets. Qu'importe, son culot et son ambition sont grands. Pour marquer ce changement de statut, Huan Wen coupe sa natte et change d'habit. Il adopte la mode parisienne et se met à porter des costumes trois pièces, à chausser d'élégantes paires de souliers en cuir à lacets impeccablement cirés, à enfiler des chemises blanches à col rond et à laquer ses cheveux d'huile noire. La transformation physique est saisissante, le jeune paysan a disparu. Huan Wen passe du statut de serviteur soumis à celui d'employé de magasin. Un progrès. Au départ simple commis à la galerie, il est l'un des hommes à tout faire qui courent partout. Chargé un jour d'aller aux douanes réceptionner les marchandises arrivant de Chine, il déballe le lendemain les objets ou est responsable de tenir la boutique. Inexpérimenté, il apprend le métier de commerçant sur le terrain. Il racontera avec humour plus tard l'épisode du premier dédouanement : « *Je me souviens de l'arrivée du premier chargement de quarante-huit caisses, composées de presque tout ce que la Chine produisait à cette époque. Afin de faire des économies, nous sommes allés nous-mêmes à la maison des douanes et nous avons passé une semaine entière à ouvrir les caisses et peser chaque pièce de marchandise, mais en ignorant les termes juridiques avec lesquels nous n'étions pas familiers. Nous avons appris plus tard que nous avons payé plus de droits que si nous avions engagé un broker professionnel.* »

Le magasin propose tous les produits disponibles à cette époque en Chine : de la soie brute, du thé, des tapis, des cadres, des porcelaines, des antiquités et des laques. Pour la clientèle parisienne, le patron devient « Curio Zhang », le roi du bibelot et de l'objet rare. Huan Wen, qui connaît bien la soie¹ et le thé, se retrouve en revanche, pour la première fois, avec des objets anciens en main. Il a bien entendu eu le privilège d'en voir à Nanxun chez les Zhang qui sont de grands collectionneurs. Surtout dans la « branche sud » de la famille, chez l'oncle de Zhang Jinjiang, Zhang Shiming (1871-1928). Ce dernier est l'un des rares particuliers en Chine à collectionner des objets impériaux, la plupart ne quittant les fours de production de Jingdezhen dans le Jiangxi que pour aller à Pékin enrichir les collections impériales de la Cité interdite. Huan Wen n'a en revanche jamais touché un vase de la dynastie Ming ou Qing, ni déroulé une peinture ancienne. Novice dans le domaine, il prend rapidement plaisir à observer et manipuler les objets. Cela deviendra vite sa raison de vivre.

Huan Wen est entièrement pris en charge par son patron. Selon le petit-neveu de ce dernier, Nelson Chang, Zhang Jinjiang nourrit et loge les six employés chinois dans le même immeuble haussmannien au-dessus de la galerie du rez-de-chaussée. Les appartements sont de belle taille, Huan Wen retrouve la vie en communauté. Comme au temps de son enfance, il partage le logis, les repas, les journées et les nuits avec ses compatriotes. Les quelques étages servant de réserves aux objets du magasin abritent également le

1. En 1909, Lu Huan Wen écrit en collaboration avec son ami Li Hui Pi un traité sur la soie, *Faguo sishi diao cha lu*.

dernier salon où les anarchistes viennent discuter. Bien que les locaux du groupe révolutionnaire soient situés au 25, rue Dareau, dans le 14^e arrondissement, tous se réunissent chez Zhang Jinjiang dans le 8^e pour échanger leurs idées. Huan Wen est aux premières loges mais ne s'engage pas. Il se contente de faire la connaissance des amis du patron, en leur ouvrant la porte et leur servant le thé pendant leur visite. Simple employé, il se concentre sur son travail au magasin sans perdre de vue les opportunités qui peuvent se présenter pour lui – dans le court ou le long terme.

Des six employés de la galerie Ton-ying, Huan Wen est de loin le plus doué, le plus motivé et le plus cupide. Il travaille dur et comprend vite. Il a surtout un sens inné des objets et du marché. Ses facilités n'échappent pas à son patron qui le nomme rapidement responsable de magasin. C'est lui que Zhang Jinjiang emmène pour promouvoir la compagnie et vendre les objets en dehors de Paris, voire de France. En 1905, Huan Wen entreprend son premier voyage d'affaires et accompagne son patron à Liège en Belgique pour l'Exposition universelle « Chine-Belgique ». Il est membre du comité de cette exposition et se permet, en accord avec son employeur, d'écrire le 26 mai de cette année une lettre à l'empereur Guanxu (1871-1908) afin de se plaindre de l'organisateur de l'exposition. Lorsque la Cour impériale délivre à Ton-ying un certificat de mérite, seuls le patron et l'employé modèle sont cités. L'audace a payé, cela encourage Huan Wen à recommencer. Très bon élément, il compte dès 1905 parmi les personnes importantes de l'entreprise.

Le patron part cette même année à Nanxun, chercher sa femme et ses trois filles. Il les installe dans un quartier chic et résidentiel de Paris, le 16^e arrondissement.

Ruiying (quatre ans), Zhiying (deux ans) et Yunying (moins d'un an) sont contentes de retrouver un jardin. Installés au 38, rue Boileau, dans le Hameau, les enfants peuvent courir à souhait dans cette résidence protégée par une grande grille. La maison au toit carré couvert d'ardoises fait partie d'un ensemble de grandes habitations bourgeoises situées au cœur de ce quartier très privilégié. Madame Zhang s'adapte vite à la vie parisienne et à sa mode vestimentaire, le chapeau à plume de faisan est son favori. Le couple Zhang donne aux filles des prénoms typiquement français : l'aînée devient Thérèse, la seconde Yvonne et la troisième Suzanne. De nature excentrique, le père nomme ses deux dernières nées à Paris du nom de ses affaires : Georgette naît en 1906 Kai-yen – du nom de la maison de thé Kai-yuan – et Hélène, en 1910, Ton-yih – du nom de la banque. Les filles inscrites à l'école du quartier se mettent rapidement au français et oublient totalement leur chinois. Elles deviennent de vraies Parisiennes.

Les flirts, Paris, Belle Epoque

Huan Wen dépasse rapidement le cercle des connaissances chinoises de Zhang Jinjiang pour devenir la coqueluche de certains milieux mondains parisiens. C'est leur « jeton céleste ». L'homme est extrêmement élégant, plutôt beau garçon et très courtois. Elevé dans la convivialité, il aime se retrouver entre amis autour d'une bonne table. C'est un plaisir pour les hôtes français qui souhaitent ainsi donner une touche exotique à leurs cocktails ou leurs dîners. Le français de Huan Wen est approximatif – et le restera –, mais qu'importe, sa présence dépayse. Les invitations sont incessantes, voilà le genre de billet qu'il reçoit, ici d'une cliente vivant à

Macé, à Saint-Denis-sur-Loire, et qui lui achète régulièrement du thé à la boutique : « *Venez me voir, je serai si fière de vous présenter à mes amis monsieur et madame la comtesse de Milly à Macé, ils ont un château. Daignez donc venir nous voir. Votre dévouée, Angèle Depars.* » Côté sentimental cependant, les limites sont claires : une relation amoureuse avec un Chinois, même un flirt, est inconcevable. Ce racisme récurrent, C.T. Loo en souffrira, toujours en silence. Il faudra attendre la fin de sa vie pour qu'il se confie sur le sujet : « *Je me souviens à propos d'une jeune fille que j'aimais que les années ont passé, et j'ai suivi l'éducation de cette jeune fille pendant l'ensemble de sa scolarité et particulièrement à la Sorbonne. Elle a obtenu son brevet supérieur et sa licence en lettres mais, malheureusement, les préjugés raciaux, religieux et les difficultés étaient si insurmontables que sa famille a dû l'envoyer ailleurs afin de mettre un terme à notre relation. Mais nous avons réussi à rester en contact envers et contre tous.* » Ce type de comportement malveillant vient régulièrement lui rappeler la différence d'origine et de culture.

Plein d'assurance cependant, Huan Wen prend son destin en main et va de l'avant. Rien ni personne ne lui font peur. 1908 est l'année où il entretient une correspondance régulière avec la femme de son patron Zhang Jinjiang. Yao Hui est souvent seule à Paris avec ses filles, son mari passant de plus en plus de temps en Chine pour soutenir et préparer la révolution de 1911. Les cartes postales de Huan Wen sont choisies avec soin, souvent à l'eau de rose. Ne dit-on pas en Chine que les Français sont romantiques ? Le jeune Chinois s'adapte vite aux manières parisiennes. Plusieurs cartes illustrent des jardins fleuris ou des femmes occidentales élégantes. Elle les reçoit à son domicile parisien dans le 16^e arrondissement

ou sur ses lieux de villégiature quand elle quitte la capitale. Ainsi en été, Loo lui écrit à l'institut orthopédique de Berck-Plage dans le Pas-de-Calais, où la mère de famille aux pieds bandés va se reposer, accompagnée de Thérèse, d'Yvonne, de Suzanne et de Georgette (Liyang). Très soucieuse de la santé de ses petites – tout comme l'épouse de C.T. Loo plus tard avec les siennes –, madame Zhang souhaite qu'elles quittent Paris pendant les chaleurs estivales pour rejoindre le bord de mer sur les belles plages du Nord au climat doux. Elles prennent le rythme parisien. Huan Wen ne manque pas non plus de lui écrire quand il est en voyage d'affaires en province ou à l'étranger. De nombreuses cartes postales envoyées de Londres, Bruxelles, Monaco et Amsterdam subsistent, la plupart désormais conservées au musée de Shanghai.

Les cartes sont écrites sur le même modèle, un petit texte explicatif décrit l'image. Huan Wen sert en quelque sorte de guide à madame Zhang qui découvre Paris, la France, l'Europe. Il écrit :

A propos du Petit Palais : « *Cette maison s'appelle le Petit Palais. Il a fini d'être construit en 1900. Maintenant, il a été transformé en musée.* »

Du foyer de l'Opéra Garnier : « *Voilà la salle de promenade dans le théâtre national de musique et de chant de Paris.* »

Du château de Versailles : « *Versailles, c'est le palais impérial construit par Louis XIV. J'ai bien reçu votre photo hier et je vous en remercie.* »

De la cathédrale de Manchester en Angleterre : « *Manchester est une ville anglaise où se trouve une cathédrale.* »

De Monaco : « *On voit d'en haut, Monaco est entourée des trois côtés par la mer. Il y a des bateaux de plaisance qui vont et viennent, et les petites ruelles du Moyen Age font des zigzags. Les toits rouges des maisons sont cachés*

dans la verdure. Le paysage est magnifique. L'ambiance est pleine de style classique. »

Sans doute veut-il partager les beaux endroits à défaut de pouvoir les visiter avec elle ? Platonique ou pas, une relation s'installe entre ces deux êtres. La fréquence de leur correspondance – trois cents cartes postales pendant l'année 1908 – montre qu'ils tiennent l'un à l'autre. Seuls des amants peuvent s'écrire quasiment tous les jours. Loo trahit ses sentiments envers elle en signant certaines cartes *xiao di* – « petit frère ». La simple phrase : « *J'ai bien reçu votre carte postale hier, j'étais très content, merci* », devient sous la plume de cet homme si pudique une déclaration. L'affection est réciproque, madame Zhang gardera tous ces mots précieusement jusqu'à sa mort.

Plein d'ingéniosité, Huan Wen sait faire passer subtilement ses messages. Il utilise des méthodes d'espion. La carte postale est un code : le timbre aurait servi à fixer l'heure du rendez-vous, l'image le lieu de la rencontre. Collé à l'endroit, le timbre indique midi, six heures si placé à l'envers. Le parc du château de Versailles abrite la plupart de ces tête-à-tête galants. Les bassins de Neptune, de Latone et d'Apollon ou le hameau de Marie-Antoinette sont leurs lieux favoris. Ils se rencontrent également sur l'allée des Acacias du bois de Boulogne, ou bien sur le pont Alexandre près du Grand Palais, au Petit Palais, à l'Opéra Garnier, au Trocadéro ou encore au Sacré-Cœur à Montmartre. Le culot de Huan Wen le pousse à lui donner rendez-vous dans la maison de thé même du patron, le mari.

Huan Wen apprécie la compagnie des femmes. Il aime plaire et collectionne les aventures. C.T. Loo se rappelle : « *En 1905, j'étais à Liège, Belgique, comme membre du comité des expositions à l'Exposition internationale. Les*

Chinois, en ce temps-là, plaisaient beaucoup car les Belges construisaient un chemin de fer en Chine.

Un jour, sur les lieux de l'exposition, trois sœurs très belles que je venais de rencontrer m'ont demandé en chuchotant si j'avais bien reçu leur carte postale. J'ai répondu : "Oui, mais il n'y avait rien dessus." Elles ont éclaté de rire et ont dit : "Regarde sous le timbre." En arrachant le timbre, j'ai découvert le mot "baisers" (ce qui, comme tout le monde le sait, signifie "kisses").

Je dois dire que les jeunes filles européennes, en ce temps-là, recevaient une éducation stricte et n'avaient pas le droit d'écrire aux hommes. Mais les jeunes gens en Europe – comme dans n'importe quel pays – trouvent toujours un moyen de s'exprimer. En ce temps-là, il était courant d'envoyer des cartes postales et si vous ne pouviez pas véritablement écrire vos sentiments, vous pouviez mettre le timbre la tête en bas, ce qui signifiait "affection", ou avec la tête en haut, signifiant "séparation". »

Et encore :

« Pendant mes jeunes années, vers 1903, je me souviens très bien qu'une jeune fille, accompagnée par son chaperon, est entrée dans notre magasin pour acheter du thé chinois et m'a demandé de le lui livrer moi-même le lendemain. Le lendemain matin, j'y suis allé et ai eu la chance de revoir cette belle jeune fille. Quelques jours après, j'ai reçu une lettre qui disait : "Je sais qu'il n'est pas correct pour une jeune fille d'écrire des lettres à un jeune homme, mais je ne pouvais pas résister et espère que vous ne me jugerez pas trop sévèrement." »

L'envol, rue Taitbout

En 1907, les activités de Ton-ying sont florissantes mais Huan Wen commence à s'y sentir bien à l'étroit, il voudrait se déployer.

L'affaire Zhang met un temps à démarrer. A l'ouverture, les clients français se font rares car les objets proposés sont trop éloignés de leur goût habituel : le thé chinois et la soie brute ont du mal à se vendre. C.T. Loo expliquera la déconfiture des débuts : « *Nous perdions de l'argent sur tout, sauf sur les antiquités.* » En bon chef d'entreprise, « Curio Zhang » effectue un réajustement : « *Ainsi, après ce premier échec, nous avons laissé tomber toutes les marchandises modernes et engagé des experts pour acquérir seulement des antiquités.* » Une succursale de Ton-ying ouvre alors ses portes à Shanghai, au 408, Fijian Road, avec à sa tête un certain K.K. Chow. Les tapis, les peintures, les calligraphies, les bijoux en jade, les laques, les porcelaines impériales et les flacons-tabatières envahissent le magasin parisien. Les ventes deviennent tellement importantes qu'un approvisionnement arrive environ tous les deux mois de Chine. Comme C.T. Loo le notera : « *Pendant la première décennie du XX^e siècle, et particulièrement pendant la guerre des Boxers en 1900, plusieurs céramiques et autres objets d'art sont arrivés en France, et Paris est devenue le centre pour l'art chinois.* » Les profits deviennent conséquents la deuxième année. Les marges effectuées sur les produits vendus sont colossales. Ainsi un bol de l'époque Song acheté localement 10 yuans – 1,5 dollar environ – dans le Shanxi se revend 10 000 dollars chez Ton-ying. Une statue en porcelaine de la déesse de la miséricorde Guanyin achetée à un moine bouddhiste 300 yuans – 45 dollars environ – est achetée 500 000 dollars par le Metropolitan Museum à New York. Des chiffres à faire tourner la tête du comptable de la galerie, Li Lijing.

Le développement de Ton-ying correspond aux découvertes archéologiques des explorateurs européens

en Chine. Le travail de sir Marc Aurel Stein (1862-1943) en 1907, dans les grottes Mogao près de Dunhuang, introduit de nouvelles facettes de l'art chinois en Occident. Les milliers de rouleaux, peintures, reliques et surtout le fameux Sûtra du diamant datant de 868 avant J.-C., découverts dans ces grottes aux Mille Bouddhas, suscitent un grand intérêt auprès du public européen. Les manuscrits datant du V^e au XI^e siècle que l'explorateur français sinisant Paul Pelliot (1878-1945) rapporte de cette expédition sont particulièrement importants. Aujourd'hui conservés à la Bibliothèque nationale à Paris, ces documents écrits en plusieurs langues – tibétain, hébreu, chinois et sanskrit notamment – aident à comprendre la religion, la philosophie, les mathématiques, la musique, la médecine, l'histoire et la géographie de l'époque.

Le marché européen offre certes quelques pièces intéressantes en porcelaine grâce aux cargaisons rapportées par les soldats français et anglais après le sac du palais d'Été en 1860. Les troupes étrangères qui ont envahi le Yuan Ming Yuan près de Pékin ont rapporté de nombreux trésors. Se trouvent en Europe à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle pléthore d'objets impériaux de la dynastie des Qing, notamment des céramiques. Connue depuis le début du XVIII^e siècle en Allemagne, la porcelaine de Meissen est largement influencée dans son style et dans sa production par la porcelaine chinoise contemporaine. Le musée de Dresde compte encore aujourd'hui de nombreuses porcelaines de l'époque de l'empereur Kangxi (1662-1723), qui sont alors envoyées en tant que modèles. Les porcelaines hollandaises de Delft s'inspirent des formes chinoises et laissent davantage cours à leur imagination pour les décorations. En France, la porcelaine de la Compagnie des Indes est très présente. En Angleterre,

ce sont plutôt les porcelaines Lowestoft, inspirées par l'alchimiste Johan Bottger qui développe l'utilisation des matériaux locaux pour la production. Utilisant la terre située près de la ville de Lowestoft, ces porcelaines se vendent très bien à Ipswich, Norwich, Cambridge et Londres. Les formes peuvent être d'inspiration chinoise, les décors sont japonisants (*imari* et *satsuma*) ou chinois (bleu et blanc). Les antiquaires trouvent en Europe des collections de porcelaines chinoises XVIII^e de très bonne qualité. Elles constituent le goût de l'époque en Occident.

Mais les Européens commencent au début du XIX^e siècle à se fatiguer de la porcelaine des familles rose ou verte de la Compagnie des Indes. Le manque de variété pousse la clientèle française à s'intéresser à d'autres styles, souvent de meilleure qualité. Zhang Jinjiang comprend leurs besoins, il s'adapte encore une fois.

Le magasin Ton-ying marche bien mais ne convient plus à Huan Wen. Les activités de la boutique sont florissantes mais les profits ne sont pas réinvestis dans la société. Huan Wen et ses collègues sont livrés à eux-mêmes, le patron emploie tout son temps – et son argent – à œuvrer pour la révolution en Chine. Le handicapé délaisse le mouvement anarchiste pour soutenir le parti fondé en 1905 par Sun Yat-sen (1866-1925), l'Alliance révolutionnaire, le Tung Meng Hui. Engagé auprès du médecin pour renverser le gouvernement mandchou en place, Zhang Jinjiang envoie directement en Chine les bénéfices engrangés par la galerie parisienne. Il siphonne les caisses de Ton-ying pour financer les opérations de ce qui deviendra en 1912 le Kuomintang, le Parti nationaliste chinois. Selon le critique Jermyn Chi-Hung Lynn dans son livre de 1930, *Political Parties in China* (Pékin, Henri Vetch), Zhang

Jinjiang aurait donné au total plus de 2,5 millions de dollars à la cause de celui qui deviendra plus tard le Père de la nation. En 1908, Zhang Jinjiang décide de mettre en veillesse Ton-Ying et de rentrer en Chine soutenir la cause nationaliste auprès de celui qu'il a rencontré fortuitement sur un navire deux ans auparavant, Sun Yat-sen. Il laisse derrière lui, cette fois-ci en France, ses filles et leur mère bien-aimée, Yao Hui.

Huan Wen ne suit pas ce grand patriote en Chine et décide de rester en France pour ouvrir sa propre affaire. La politique ne l'intéresse pas. Il préfère prendre son envol dans le commerce d'antiquités. Deuxième étape de la métamorphose.

Les routes des deux hommes se séparent en 1908, ils resteront cependant toujours en contact. Protégeant ses intérêts personnels et soucieux de ne pas rompre avec son bienfaiteur, Huan Wen fait très attention à partir en bons termes. Il garde de bonnes relations avec les autres employés de la galerie ainsi qu'avec son patron. Certainement déçu et fâché de perdre son poulain, Zhang Jinjiang n'en laisse rien paraître. Il le laisse partir avec le carnet d'adresses de la galerie, au nom de l'amitié clanique du Zhejiang. Nulle rancune chez l'infirmes. Il n'éprouve jamais aucun ressentiment pour des proches qui le trahissent ou le rejettent. Il pardonne à Loo comme il excusera plus tard ses frères et sœurs de l'avoir renié pendant ses années révolutionnaires de hors-la-loi. Les relations entre Loo et Zhang restent courtoises – et le demeureront jusqu'au bout. De son côté, l'ingratitude ne fait pas partie du vocabulaire de Huan Wen. Il garde un profond respect et une reconnaissance pour celui qui lui a ouvert les portes du métier, celui qui lui a fourni ses premiers contacts dans le milieu. Zhang Jinjiang reste une icône pour l'ancien cuisinier. Sans ce

puissant parrain, il n'aurait jamais quitté son obscure campagne. Sans ces six premières années passées à manipuler les antiquités, il n'aurait pas pu apprendre le métier et ses filières. Curio Zhang lui a permis de s'épanouir.

Huan Wen fonde à vingt-huit ans sa propre galerie à Paris, Lai Yuan (prononcer « Laïe Yuenne »), située au 46 puis au 34, rue Taitbout, dans le 9^e arrondissement. Il choisit le quartier de Ton-ying qui a récemment déménagé au 26, place Saint-Georges. Ce nom n'a évidemment pas été choisi par hasard. *Lai* signifie « venir » et *yuan*, « loin ». L'ensemble, traduit par l'« entreprise qui fait venir des choses de loin », indique une affaire d'import-export. Le papier à en-tête arbore le nom occidentalisé Lai-yuan & Co. ainsi que le nom en caractères chinois dans un cartouche vertical, *Lai Yuan gongsi* – traduit littéralement par l'« entreprise Lai-yuan ».

En bon Chinois, Huan Wen se donne un autre nom pour marquer ce nouveau départ. Lu Huan Wen devient Lu Qin Zhai. Troisième étape de la métamorphose. Conformément à la tradition chinoise, son nouveau prénom a une signification propre. En choisissant Qin Zhai, Loo place la barre très haut. Ce prénom a une certaine noblesse, c'est un nom recherché, que l'on trouve plutôt dans les familles éduquées. Le Chinois tire un trait définitif sur ses origines modestes. Il s'invente ici une ascendance de lettrés. Le choix de ce prénom révèle de grandes ambitions. Cette nouvelle appellation correspond à ses nouvelles fonctions. Le caractère *qin* est rempli de noblesse. On le retrouve chez l'auteur du *Rêve dans le pavillon rouge*, Cao Xue Qin (1715 ou 1724-1763 ou 1764). Cet idéogramme n'a pas de signification précise, il sonne tout simplement

bien à l'oreille. Le caractère *zhai* fait référence à la littérature, à la poésie et à l'art. Les magasins vendant des articles nobles – des pinceaux, de l'encre, du jade ou des peintures notamment – portent ce nom. Ce caractère signifie également « être charitable ». Un autre trait de caractère de ce Chinois. On le surnomme Qin Zhai, qui signifie en chinois le « studio pour jouer le *qin* », cet instrument à cordes réservé aux lettrés. Le caractère *qin* ici est de bon augure puisqu'il évoque l'ordre impérial, inspirant donc le respect et l'admiration. En choisissant ce nom, Loo souhaite être respectable et respecté par tous. Il efface à jamais les noms sans ambition donnés par ses parents à sa naissance.

Travaillant essentiellement avec des étrangers, Lu Qin Zhai occidentalise son nom chinois, plus facile à prononcer par ses clients européens et américains. Pour des oreilles anglophones, Lu Qin Zhai ressemble à Lou Tchin Djai. Lu devient Loo (prononcer « Lou »). Sans doute par souci de préserver son côté chinois, le marchand rajoute un « g » à son prénom, l'écrivant Ching, qui est l'appellation anglaise reconnue de la dynastie des Qing (Ching) (prononcer « Tching »). Il peaufine en transformant le Zhai en Tsai. Il se fait alors appeler Loo Ching Tsai. Loin de maîtriser les noms chinois, les Occidentaux passeront leur temps à les écorcher. Pour le grand collectionneur et marchand Edward von der Heydt (1882-1964), ce sera Cheng-Tsai Loo – en plaçant à l'occidentale le prénom d'abord. Pour le directeur du musée d'Art de Seattle, Richard Eugene Fuller (1897-1976), Loo Ch'ing-Tsai. Le directeur des Musées nationaux et du Louvre, monsieur Henri Verne (1880-1949), quant à lui, inversera en Tsai Chin Loo (ou T.C. Loo). Le critique d'art Henry A. La Farge (1902-1972) parlera de « *monsieur Loo de Pékin, Paris et New York* ». La conservatrice du

musée Guimet, Jeannine Auboyer (1912-1990), abrégera en employant les initiales sous lesquelles il est désormais couramment connu, C.T. Loo. Le marchand ne les corrigera pas. Tolérant à l'égard des différences de cultures, il laissera faire.

Le retour aux sources

Imprégné par une culture où priment l'entraide clanique et le prêt communautaire, C.T. Loo part en Chine lever des fonds.

Lorsqu'il décide d'ouvrir sa propre galerie d'antiquités, il n'a pas beaucoup d'argent. Conformément à la tradition confucéenne de la solidarité ethnique, le marchand fait jouer la carte chinoise pour progresser. Comme son ancien patron cinq ans auparavant, il entreprend le voyage en Transsibérien pour se rendre dans son pays natal. L'homme qui deviendra plus tard un habitué de la ligne Moscou-Pékin pendant l'été pousse son périple jusqu'à Shanghai. Rien ne sert d'aller solliciter les siens dans le petit village, personne ne pourrait investir. Il se tourne en premier lieu vers une ancienne connaissance du temps où il travaillait à Nanxun. Wu Qi Zhou, le fils de la gouvernante, a ouvert à Shanghai un magasin de soie qui marche plutôt bien, Dong Foh Silk Compagny. L'homme d'affaires accepte d'investir 150 francs, l'équivalent d'un peu plus de 22 euros. Il devient l'associé principal de C.T. Loo – et le restera jusqu'au bout. L'autre moitié de l'investissement provient de deux antiquaires fiables installés dans le quartier de Liulichang à Pékin, Zhu Xu Zhai et Miu Xi Hua, avec lesquels il restera associé quinze ans. C.T. Loo a déjà l'art de convaincre son entourage et de satisfaire ses investisseurs. En quelques

mois, le capital investi dans la société est multiplié par dix, un succès. Wu (prononcer « Wou »), Zhu et Miu sont les premiers à constater le talent d'homme d'affaires de l'antiquaire.

Une fois l'entente scellée entre les quatre hommes, C.T. Loo en profite pour retourner voir les siens à Lujiadou. Une simple visite de courtoisie puisqu'il n'attend rien d'eux. Avant ce retour dans la campagne profonde, le Chinois s'accorde quelques jours agréables à déambuler fièrement avec ses amis dans le Shanghai élégant du début du siècle. Il pose détendu devant l'objectif en costumes trois pièces sur mesure dans les vieux jardins de la ville. L'homme aux allures citadines qui se promène au jardin Yu ne laisse rien deviner de ses origines paysannes. Pourtant, la piété filiale le pousse à rentrer au village saluer les siens. Pour l'occasion, C.T. Loo enfle à nouveau le *magua*, cette robe adoptée à l'époque par les hommes. En portant le vêtement traditionnel, il espère ainsi ne pas choquer. Pour les « Lujiadoutiens » pourtant, l'homme qui vient leur rendre visite n'a plus rien à voir avec celui qui les a quittés quelques années auparavant. Il leur apparaît étrangement occidentalisé : la natte a disparu, les cheveux sont désormais gominés et les chaussons noirs en toile ont été troqués contre d'élégantes chaussures en cuir. L'allure est fière mais pas arrogante. N'ayant pas oublié les coutumes locales, C.T. Loo arrive avec des cadeaux, de l'argent. Beaucoup d'argent aux yeux des villageois, le montant d'une course à cheval à Paris. C.T. Loo serait arrivé triomphalement avec des chariots remplis de pièces, tel un conquérant avec son butin. Tout cela, ce sont les descendants du village qui le racontent. Les dons offerts sont en réalité des *hong bao*, ces enveloppes rouges renfermant de l'argent généralement

distribué lors du Nouvel An chinois. Pour les paysans éblouis, c'est sûr, le jeune homme a réussi. Personne ne sait dans quoi ni comment. Aucun n'ose le lui demander, ou plutôt tout le monde s'en moque. On ne pose pas de questions à Lujriadou. Régi par la même discrétion, C.T. Loo n'explique pas. L'image de la réussite est donnée, qu'importe le reste.

Un membre du clan a réussi et c'est naturellement tout le village qui en profite. Avec l'argent gagné en France, C.T. Loo commence par construire un puits à Lujriadou. Sa première œuvre de charité. Quelques mois plus tard, ce sera une école. Quand Loo sera à la tête d'un empire, ce sera systématiquement 2 000 dollars par an, environ 20 000 yuans, soit cent fois le salaire annuel d'un paysan chinois de l'époque. Cette somme colossale fera vivre confortablement l'ensemble du hameau. Les maisons seront rénovées puis agrandies. Rien n'arrêtera la générosité envers les siens, pas même la Révolution culturelle qui bloquera pendant de nombreuses années les virements bancaires envoyés par l'enfant du village. Le dernier virement genevois de 1954 ne sera récupéré par le village qu'en 1985. Trente et un ans de patience. C.T. Loo ne laissera jamais tomber les membres de la branche chinoise.

Toujours habité par ce sentiment honteux d'être issu d'un milieu simple, C.T. Loo ne se vante pas. Les dons sont passés sous silence, c'est son jardin secret. S'installe alors une double vie qui le tirailera jusqu'au bout : l'une chinoise, l'autre occidentale. Personne en Occident ne connaîtra sa vie chinoise, et inversement. La stricte séparation que l'homme s'impose au quotidien l'aide à acquérir une maîtrise parfaite des deux cultures. Elle contribue à expliquer la complexité et le mystère de l'homme. Il rentre dans un jeu dont il ne sortira plus.

C.T. Loo se réjouit au milieu des siens, mais ses préoccupations semblent désormais ailleurs. L'expérience dont il a bénéficié à l'étranger l'a transformé. Il ne se contente plus de son village ni de sa province. Il est habité par une vision plus large. Il a beau revêtir la robe traditionnelle chinoise, il se sent maintenant décalé par rapport aux paysans. Il ne se satisfait plus de cette vie routinière et sédentaire, ses ambitions sont autres. Il pose en famille dans un studio installé pour l'occasion dans la ville voisine mais se sent maintenant étranger dans son propre clan. Quelque peu nostalgique, il prend bien entendu plaisir à refaire avec eux les balades de son enfance aux grottes de Lingyingsi à Hangzhou. Et les jeux qui consistaient à grimper sur les pagodes en pierre au milieu du lac Xihu, également à Hangzhou. Mais l'indifférence et l'ennui à l'égard de sa promise qui se lisent sur son visage indiquent qu'il est désormais porté par un autre destin.

Le mariage arrangé

De retour à Paris, C.T. Loo passe de plus en plus de temps avec une chapelière française de la place de la Madeleine.

Olga Hortense Libmond (1876-1960) est née à Merry, à la frontière genevoise du côté français. Son père est polonais, sa mère italienne – élevée en Savoie. C.T. Loo est encore employé à Ton-ying quand il la rencontre pour la première fois. Lorsqu'il fait sa connaissance, la belle jeune femme de trente ans a déjà un passé compliqué. Engagée à l'adolescence comme employée de maison chez un couple parisien sans enfant, Olga a la belle vie. Assez peu occupée par les

tâches ménagères, elle passe ses journées dans le bel appartement haussmannien du 14, avenue de l'Opéra. Les courses à faire sont à proximité, il suffit de descendre au coin dans la rue Sainte-Anne.

Les Avy la traitent bien, tellement bien que Monsieur ne tardera pas à la séduire. De cette aventure naît une fille, Marie-Rose (1895-1971), qui n'est pas reconnue à la naissance. Comme pour tout enfant né « *de père et mère non dénommés* », l'état civil de l'époque lui attribue automatiquement un prénom comme nom de famille. Pour cette petite, ce sera « Olivier ». Il faudra attendre vingt-cinq ans pour que Marie-Rose soit enfin reconnue fille légitime d'Olga et de son beau-père, Pierre-Marie Fournis. Les lois d'antan autorisant les parents à élever leurs enfants non reconnus sans autre démarche administrative, Marie-Rose grandit dans l'appartement des Avy aux côtés de sa mère qui n'a que dix-neuf ans à sa naissance. L'enfant reçoit une stricte éducation religieuse à Paris.

Olga se voit offrir par son amant une boutique de chapeaux sur la place de la Madeleine, à quelques numéros seulement de la galerie Ton-ying. L'endroit est beau et bien fréquenté. La jeune femme élégante aux tailleurs cintrés et au chignon haut s'extasie quotidiennement devant la magnifique église néoclassique qui trône tel un temple grec au milieu de la place. Les mardis et les vendredis sont ses jours préférés : elle peut s'arrêter sur le grand marché aux fleurs et y choisir le bouquet de la semaine. Son bonheur est à son comble quand elle croise tôt le matin sur le trottoir Maurice Ravel, en chemin pour son bureau à la maison d'édition musicale installée juste à côté. Olga savoure sa vie confortable et son ascension sociale. Curieuse et non conventionnelle, elle remarque les Chinois d'à côté qui vont et viennent de cette boutique étrange remplie

d'objets venus d'ailleurs. Ils donnent une touche exotique au quartier, elle aime cela. Son attention s'arrête d'emblée non pas sur ces merveilles asiatiques mais sur celui qui les vend, un bel homme à l'allure soignée et aux manières courtoises. C'est C.T. Loo. Ce dernier, jamais insensible aux beautés féminines, tombe sous le charme.

Débutent une relation compliquée, qui durera jusqu'à leur dernier souffle. Loo et Olga se voient tous les jours. De quatre ans son aînée, cette femme ayant hérité du caractère trempé de sa mère italienne a dès le départ beaucoup d'influence sur lui. Elle le domine rapidement. Ravi de pouvoir enfin entretenir une relation durable avec une Parisienne, C.T. Loo se laisse volontiers prendre en main. Les deux aiment être ensemble mais l'engagement est impossible. Olga ne souhaite sans doute pas perdre les subsides de son bienfaiteur. Elle élabore un plan qui lui permet de rester aux côtés de son nouvel ami tout en continuant à être entretenue par l'autre. Elle décide de marier Loo à sa fille. Marie-Rose a maintenant quinze ans. Peu importe si elle est un peu jeune, elle a aux yeux de sa mère atteint l'âge de la puberté légale, seule condition imposée par la nature et reprise par le Code civil. Ce mariage arrangé n'inquiète pas Loo, c'est la même pratique là-bas, au village. Il accepterait n'importe quoi de cette femme dont il est sincèrement épris, même les solutions les plus folles. Il aime la mère, mais accepte d'épouser la fille. Loo s'en accommode très bien, l'enseignement de Confucius ne tolère-t-il pas les deuxièmes épouses ? Le Chinois veut vivre en Occident comme les Chinois en Chine, avec des concubines. Pour Marie-Rose, c'est le choc. Plutôt l'horreur. Elle découvre que sa mère s'apprête à la marier à un Chinois, et « à un vieux en plus ». De quoi devenir hystérique.

Même si elle pense que « *c'est dégoûtant* », obéissante et surtout mineure, Marie-Rose se résigne. Elle est prise au piège. N'ayant officiellement ni père ni mère et seulement âgée de quinze ans, elle est mariée par jugement. Les fiancés se rencontrent quelques jours avant la cérémonie chez le notaire pour préparer les formalités. La belle-mère a tout arrangé, ce sera un mariage uniquement civil et sous le régime de la communauté de biens – on ne sait jamais. Désormais, tout ce qui appartient à Loo appartient également à Marie-Rose et inversement. L'union est célébrée dans le froid le 29 décembre 1910. Deux témoins chacun. Loo a pu choisir les siens, Olga les a imposés à sa fille. Du côté du marié, c'est Syah Kung-Tsun, le médecin du 85, rue Vaneau, dans le 7^e arrondissement, et le sous-directeur de Ton-ying, Li Yu Zung. Pour la mariée, ce sont deux amis de sa mère, Lucie Bérillon, quarante-sept ans, agrégée de lettres domiciliée au 11, rue Suger, dans le 16^e arrondissement, et Joseph Avy, soixante-trois ans, négociant à Paris dans le 1^{er} arrondissement, au 14, avenue de l'Opéra. Le nom et le lieu de naissance de Marie-Rose n'apparaissent nulle part sur le certificat de mariage. Le marié, lui, déclare être né Ching Tsai Loo à Huzhou. Encore une fois, il dissimule si bien son passé que personne à cette époque – ni plus tard d'ailleurs – ne soupçonne qu'il se nomme en réalité Lu Huan Wen et qu'il est né à Lujia-dou. La cérémonie en comité restreint a lieu en fin d'après-midi à la mairie du 1^{er} arrondissement, elle ne dure que quelques minutes, pas seulement à cause du froid glacial de l'hiver. Curieusement, la jeune femme élevée chez les sœurs ne réclame pas de cérémonie à l'église. Depuis qu'elle sait qu'elle est le fruit illicite d'un homme marié et d'une femme sans mœurs, elle rejette en bloc la religion. Marie-Rose a aussi son jardin secret.

Elle ne révélera à personne qu'elle est une bâtarde. Elle gardera pour elle sa douloureuse histoire.

C.T. Loo semble comblé aux côtés d'une épouse qui « *n'entrave pas la liberté de son mari* » ! Le jeune couple s'installe au 36, rue Washington, dans le 8^e arrondissement. Marie-Rose choisit de rester à la maison. Les affaires de son mari sont bonnes, nul besoin de chercher un autre revenu. Elle apprend à s'occuper d'un intérieur et à prendre soin d'elle. Sans être dépensière, elle suit la mode de l'époque et se donne des allures de Greta Garbo : la charmante brunette aux yeux noisette s'épile les sourcils, s'ondule les cheveux et porte d'élégants tailleurs sombres. La nouvelle madame Loo cherche à plaire à son époux. Comme l'écrira C.T. Loo : « *Ma femme ne vit que pour mon bonheur et mon confort. Elle s'occupe de moi nuit et jour et ne pense jamais à elle.* » Aux yeux du marchand, elle est l'« *épouse modèle* », et il souligne : « *La plus grande qualité d'une femme française est qu'elle participe à la vie de son mari et prend toujours soin de la famille, l'objectif principal de la femme française est de protéger le cercle familial.* » Les époux Loo ont du style quand ils reçoivent : le Chinois et sa très jeune femme accueillent avec chaleur leurs amis. Leur intérieur acheté faubourg Saint-Antoine est plutôt laid – mais confortable. Même si toute décision concernant la galerie de son mari nécessite désormais sa signature, Marie-Rose ne s'immisce pas dans ses affaires – elle restera d'ailleurs toujours en retrait. Elle signe les papiers qu'on lui présente sans jamais oser poser de questions. C.T. Loo s'arrangera toujours pour être sur le quai d'une gare ou d'un bateau afin de lui faire signer dans l'urgence les papiers, elle ne doit pas lire et être mise au courant des affaires. Sur le quai du Havre en partance pour New York : « *Vite, vite, Marie-Rose, le*

bateau va partir, dépêchez-vous de signer ! » Marie-Rose se cantonne dans son rôle d'épouse au foyer exemplaire. Elle semble avoir une confiance aveugle en son mari. Elle n'a, en fait, pas d'autre choix. L'adolescente naïve ne comprend pas bien ce qui se passe, au bureau comme à la maison. Elle découvre ce qu'est un objet d'art – d'Asie en plus –, tout juste sait-elle placer la Chine sur une carte. Elle évalue encore moins bien la situation personnelle dans laquelle elle se trouve. Dès le départ, son couple a compté trois personnes. Difficile de faire sa place, avec une mère qui se définit sur le portrait qu'elle offre à « *ses trésors* » comme « *une tendresse qui veille* ». Une mère qui, elle, connaît même le code du coffre-fort de la galerie, « *c'est confiture* », confiera-t-elle des années plus tard à l'une de ses petites-filles.

Le 5 septembre 1913, à peine trois ans après leur mariage, Marie-Rose donne une première fille à C.T. Loo, Monique. Ce n'est pas un fils, première déception. Un seul prénom français pour cette enfant de père chinois. Pas la peine de lui donner de nom sinoisant. Pour lui, elle est française. Il ne lui parlera pas en mandarin. Il ne lui racontera pas non plus la Chine. Née les yeux bridés à Paris de mère française, Monique n'accédera jamais au monde chinois de son père.